

ra ses lèvres minces et pâles, pendant que tout bas elle ajoutait :
 — Pars, si tu peux partir !
 Fritz promena sa main sur son front, où la sueur commençait à perler, aspira l'air à pleine poitrine, et rejetant par un brusque mouvement sa brune chevelure en arrière :

— Voilà qui est singulier, dit-il ; cette liqueur est agréable au goût, et cependant on dirait qu'elle ôte la force qu'elle devrait donner.
 — Oui, répondit la veuve sans quitter son fils du regard, elle paraît d'abord produire cet effet étrange, mais bientôt ce suc généreux réchauffera ton sang, bientôt tu'en apprendras la puissance. Attends, attends.

— Vous avez raison, ma mère, dit Fritz en appuyant son poing crispé sur sa poitrine ; je sens là cette liqueur qui termente et me brûle ; mais elle ne double pas mes forces, elle ne ranime pas mon courage. Mes paupières s'alourdissent et mes yeux se ferment malgré moi ! Quelle est donc cette liqueur, dites-moi !

— Il est à peine onze heures, répartit la Marannelé en interrogeant le soleil, repose-toi sur mon lit et dors jusqu'à midi.

— Je ne veux pas dormir, murmura le jeune homme en s'appuyant de la main au mur de la cabane. Quelle est donc cette liqueur, ma mère ? Elle me brûle et elle m'abat.

— Dors jusqu'à midi ; je te promets que ce sommeil d'une heure te procurera plus de force que le repos d'une nuit tout entière.

Fritz se leva en trébuchant :

— Je ne veux pas dormir, vous dis-je. Laissez-moi sortir. La liqueur me brûle, je sens que j'ai besoin de respirer librement. Ici, l'air me manque... j'étouffe... Ah ! je vais me mettre en route... Quelle est donc cette liqueur, ma mère ?

Il tenta de faire un pas vers la porte, mais il retomba sur son escabeau. Son regard vague et défiant errait sans pouvoir se fixer sur aucun objet. Debout derrière lui, la veuve observait attentivement les progrès du violent narcotique qu'il avait bu avec confiance. Après

un instant d'accablement profond, Fritz fit un nouvel effort pour se lever.

— Bizarre ! béguya-t-il, bizarre !

Et il s'affaissa sur lui-même.

— Mes genoux ploient sous moi et refusent de me soutenir. La cabane danse autour de moi. Il faut pourtant que je parte. On m'attend ! Herrenberg ! Qu'est-ce qui m'attend ? Ah ! la punition, la punition ! les verges ! Jamais ! Ne sois pas en retard, Fritz ! pense aux verges ! Marche donc ! Mais quelle est cette liqueur, ma mère ?
 — Te ! malheureux revenait toujours à son idée, comme si un instinct mystérieux lui faisait comprendre qu'il devait attribuer à ce breuvage le trouble et le désordre momentané de ses facultés.

— Couche-toi pendant une heure, reprit la Marannelé impassible, mais le cœur brisé, et je rassure, mon fils, que tu te réveilleras plus fort et plus agile que jamais.

— J'ai beau vouloir lutter contre ce sommeil de plomb, il faut que, malgré moi, je vous obéisse, ma mère, dit-il en bâbutiant ; mais vous me promettez de me réveiller dans une heure, n'est-ce pas ? Vous ne voulez pas voir votre fils battu de verges comme un chien... Ah ! ah ! la singulière liqueur... vous me direz son nom quand je n'aurai plus sommeil.

— Tu peux compter sur moi et dormir en repos, répliqua la veuve en entraînant son fils vers la chambre du fond.

Fritz, soutenu par sa mère, gagna le lit en trébuchant, et s'endormit aussitôt. Alors l'œil de la Marannelé étincela d'une joie farouche, et les bras croisés devant le jeune homme, qui respirait péniblement :

— Dors ! dors ! dit-elle, il faut que la lune se lève deux fois avant que tu quittes ce grabat.

Elle connaissait bien la merveilleuse puissance du narcotique qu'elle venait d'employer et dont elle s'était souvent servie, par petites doses, pour endormir ses malades quand ils étaient en proie à quelques crises violentes. Elle comptait donc sur l'effet de ce breuvage pour retenir son fils au-delà du terme fixé pour son départ. Elle espérait qu'à tout prix il voudrait se soustraire à la punition flétrissante à laquelle ce retard